

Du temps des guildes de saint Luc, chaque atelier avait son apprenti. Quand il ne vaquait pas aux tâches ingrates, le *garçon* était assis avec un *porto folio* posé sur les genoux, ayant pour modèle des gravures, des dessins, des peintures ou même des sculptures. Il dessinait *d'après le Maître*

Après un certain temps passé à l'étude de ces exemples, il était assez initié pour dessiner directement *sur nature*. Un modèle vivant pouvait poser nu ou vêtu dans l'atelier. Longtemps on apprit le métier en pratiquant ainsi le dessin. La peinture s'apprenait alors en côtoyant un Maître avec qui on collaborait. Le métier acquis, le disciple devenu Maître pouvait ouvrir lui aussi un atelier, et prendre à son tour un apprenti. Telle fut la bonne méthode de formation du peintre.

Vers 1635, après la fondation de l'Académie Royale, on n'entrait plus chez un Maître, mais celui-ci venait corriger de temps à autre le travail des étudiants. Dessiner des modèles nus fut établi comme base pour l'enseignement officiel de la peinture. Cela était bien, mais ce nouveau programme éloignait les disciples du Maître, lequel n'était plus l'exemple actif et constamment présent.

Ce dessin *sur le vif* était nommé *étude d'académie*, ce qui fit penser à certains esprits forts que dessiner le naturel était *académique*. Les académiciens du XVIIe siècle avaient instauré légitimement la discipline du *dessin a vu* pour sa valeur pédagogique, mais aussi afin de compenser la copie exclusive des oeuvres des Maîtres qui pouvait, elle, susciter une tendance académiste.

*"Quand une fois on a cessé de prendre la nature pour modèle, l'art suit avec une effrayante rapidité la pente qui l'entraîne vers sa décadence, et il arrive bientôt un moment où une imitation naïve est regardée comme incompatible avec le génie. Alors pour obtenir le succès on représente des courbes avec des lignes brisées, des surfaces unies avec des touches heurtées; et l'exécution est réputée d'autant plus savante qu'elle paraît s'éloigner davantage de la vérité"*

Ce texte n'est pas la récrimination d'un contemporain intellectuel désabusé stigmatisant les turpitudes de l'art désorienté d'aujourd'hui. Il a été écrit en 1830 par J.-F. L. Mérimée. Il y blâmait les extravagances de son temps. Rien n'est réellement neuf dans ce monde de l'art.

En un autre temps, certains ont affirmé que l'invention de la photographie "dispenserait" l'artiste de représenter. On le prétend encore aujourd'hui, affirmation fallacieuse si l'on songe que la photographie apparue en 1816 n'a pas empêché tout l'art du XIXe siècle de représenter le réel. De même une très grande part du XXe a poursuivi dans cette voie. Il faudra bien un jour réécrire toute l'histoire de l'art de cette époque avec ces nécessaires remises en cause.

Une saine pratique transmise de Maître à disciple, durant des siècles, avait porté l'art du dessin et de la peinture aux extrêmes limites de la perfection. Peu de peintres d'aujourd'hui, faute d'avoir reçu un enseignement efficient, sont capables d'atteindre un niveau approchant cette perfection.

Tous les matériaux employés par les anciens Maîtres, pour accomplir leurs oeuvres étaient tirés de la nature. Aujourd'hui, il est passionnant de retrouver, pour les remettre en pratique, les pigments minéraux, les colorants et les liants utilisés dès le paléolithique, en Égypte, en Grèce, à Rome, en Orient et dans le monde médiéval. Il est aussi passionnant d'avoir la maîtrise et le contrôle des moyens mis en oeuvre dans son propre travail. C'est le but de ce livre qui, par une étude historique rigoureuse, tente de soulever le voile qui recouvre à présent ce savoir.

Dédié aux artistes encore intéressés par les bases de leur métier, à ceux qui s'engagent avec sérieux dans cette voie et aux passionnés d'art, curieux de savoir de quelle façon les Maîtres ont oeuvré. Cet ouvrage est conçu, comme celui consacré à la peinture à l'huile, à partir de la lecture attentive des anciens traités, que je citerai toutes les fois qu'ils servent notre propos. J'ai expérimenté beaucoup des recettes qu'ils contiennent, et pris en compte les analyses et publications faites par certains laboratoires des musées internationaux. J'ai bénéficié de l'expérience zélée acquise et partagée avec des amis experts dans tous ces domaines ainsi que d'une très longue pratique personnelle de peintre.

Edgar Degas voulut, en son temps, qu'on décourageât les "Beaux-Arts". Il serait probablement surpris aujourd'hui de voir comment on a si bien réussi.

Prendre conscience de s'être fourvoyé et ne pas s'acharner à poursuivre sa marche dans une impasse mais rebrousser chemin, c'est le bon réflexe.

L'histoire nous enseigne qu'en Art, toute régression iconoclaste ne dure qu'un temps. Sur cela se fonde notre espoir. Quand ce temps viendra, saurons-nous alors, expliquer et justifier cette barbarie ? Aussi comment, unanimement et durant une si longue période, on a pu se méprendre et glorifier tant d'insignifiance ?

**Claude Yvel,**

Avant propos à "Peintre à l'eau comme les Maîtres", Edisud, 2006